

TOUT EST GRÂCE !

Durant des années j'ai correspondu avec Claude Bernanos, la deuxième des trois filles et la troisième des six enfants de l'inégalable Georges Bernanos, mon maître. Claude avait fini par devenir une amie très chère. Elle m'encourageait à venir séjourner auprès d'elle, m'invitait chez elle dans le Mato Grosso Sud : « Sachez que vous avez une famille au Brésil qui vous aime », m'écrivait-elle depuis sa fazenda située dans les environs de Bonito. En novembre 1999 elle me confiait : « Je suis et serai toujours votre amie fidèle ». Mais un regrettable concours de circonstances faisant que je la crus décédée, je cessai de lui écrire et, le cœur déchiré, j'abandonnai l'idée d'aller à Bonito. « Tout est grâce ! », me rappelait-elle régulièrement.

Anne Brousmiche m'a demandé de bien vouloir préfacier ses haïkus illustrés par Véronique Filozof, parce qu'elle sait l'indéfectible affection que je porte à l'œuvre de cette artiste bâloise qui fut à la fois un grand peintre et sa grand-mère maternelle. J'aime bien Anne avec qui j'ai été mis en relation par la magie des amitiés. J'apprécie la peinture de Véronique, que j'ai découverte à Sarlat grâce au regretté Jean-Guy Modin, fils de Véronique et oncle d'Anne. Je n'ai pas fréquenté Véronique et n'ai jamais rencontré Anne. N'importe ! Tout comme ma chère Claude, elles appartiennent à une seule et même fratrie réunie autour d'un même culte : celui qui, à travers la communion des saints, relève de l'admiration et s'adresse à notre besoin de transcendance. Oui, Anne Brousmiche et Claude Bernanos sont les traits d'union qui me relient à deux *témoins* authentiques et essentiels, à deux *acteurs* capitaux de la transcendance !

Anne Brousmiche a choisi d'incarner le trait d'union avec sa grand-mère à travers ses haïkus. J'incline assez peu aux panégyriques car je pense qu'au lieu de servir ils desservent, que, au lieu d'attirer ils repoussent, et surtout ils risquent d'ennuyer le lecteur à commencer par celui qui n'adhérerait pas aux propos laudatifs. Je ne suis par ailleurs guère qualifié pour exposer le pourquoi et le comment de cette forme poétique d'origine japonaise, appelée haïku. Mieux vaut me limiter à livrer mon émotion de lecteur. Pour ce faire, je viens de relire *Lucarnes* afin de m'en imprégner.

Comme autant de traits à l'encre de Chine, ces courts textes évoquent à l'évidence le pinceau du peintre zen ainsi que son geste on ne peut plus précis, geste inconsciemment prémédité mais laissé néanmoins à l'appréciation des dieux ou des démons qui président à nos actes et à nos pensées. Ils sont caressés par le souffle pur de l'enfance. La mer les imprègne, sur laquelle les couleurs du jour jouent les coloristes ou funambulent au cou d'un flamant rose. La lumière, sans être omniprésente, semble cependant l'emporter largement sur la nuit ; les ténèbres ne viennent pas gommer les formes de la vie ni souiller le Jardin. C'est bon signe car c'est le signe évident que l'auteur n'a pas perdu l'*esprit d'enfance*, ce don du bon Dieu, et que, ainsi, lui sont promis le royaume, la puissance et la gloire.

Les haïkus d'Anne Brousmiche ont un accent cristallin et me rappellent une après-midi du mois de mars au Japon. Les pruniers étaient en fleur. Une neige fine brouillait l'horizon. Rendant diaphane le paysage, elle conférait à la froidure un aspect féérique. On aurait cru Noël au mois de mars ! J'étais à Kyôto. Une amie japonaise me faisait les honneurs du Palais impérial. Sa célébrité d'écrivain nous avait valu le privilège d'une visite privée en compagnie du conservateur. Nous déambulions donc tous les trois quand soudain, dans un jardin gardé par quelques plantes corsetées dans leur raideur hiératique, ce murmure d'un filet d'eau courant sur le bec en bambou de la fontaine zen... comme un appel depuis l'Au-delà. Tant de beauté concentrée dans cet infime espace, dans ce carré vert paradis où l'unité du monde se trouvait étrangement renforcée par le mouvement de l'eau et par le bruit sec du bec de bambou venant heurter la margelle en pierre de la fontaine ! Je vis là une invitation à aller débusquer

dans les dédales de mon âme, les traces fossiles du Jardin perdu où nous avons tous abandonné la clé qui ouvre à l'éternité.

Je m'en souviens comme d'une sorte d'apparition. Ou plus exactement d'une intuition inspirée. Les quelques végétaux et ce filet d'eau avaient suffi à rendre témoignage de la vérité. Et ainsi les haïkus d'Anne Brousmiche.

Dirai-je maintenant combien les images de Véronique Filozof collent parfaitement aux haïkus de sa petite-fille au point de les prolonger et d'en agrandir la vision ? On pourrait croire que Véronique les a réalisées sur commande. Hélas ! elle a quitté ce monde en janvier 1977. Même trait rapide. Même "pauvreté" dans les moyens, à laquelle aspire tout grand art : cette simplification extrême, cette quête incessante et sans fin du dénuement franciscain à laquelle Henri Pichette faisait allusion lorsqu'il disait : « Le plus simple est au-dessus du difficile ». Et pour finir, je retrouve dans les deux cas, chez la grand-mère peintre aussi bien que chez la petite-fille poète, la même trame, la même veine, le même souffle fécond et même enchanteur ; en tout cas pour moi le même enchantement à voir et à entendre ce chant de l'enfance ininterrompue avec ses couleurs vives et ses formes heureuses que la laideur des hommes n'a pas pu dévoyer ni réduire ; ce chant de l'enfance qui n'est autre que le Chant du monde !

Richard CHAMBON
Sarlat, lundi de Pentecôte 2013.